AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Le poète et la vie — VII

Peuple ! le lys des monts, coupe de parfums pleine,
N'eut jamais en mépris la courge de la plaine.
Le rossignol, qui vit de tristesse et de chants,
Du pourceau pour les glands respecte les penchants.
De la nature, ô peuple ! absente est l'ironie.
Rien de vil, rien de grand où tout n'est qu'harmonie.
Les monts, comme la plaine, ont leur utilité.
N'accuse point d'orgueil ou de stérilité
Ces masses de granit, dont les crêtes chenues
Portent le poids des vents et la fureur des nues.
Dans ces flancs douloureux que tu crois en repos
S'élabore le fleuve où boiront tes troupeaux.
Leurs froids sommets veillant sur les sommeils du monde
Annoncent le lever de l'astre qui féconde.
Le poète a, comme eux, l'esprit dans l'avenir :
Il sent en lui gronder les choses à venir ;
Le siècle qui sera sur son front se reflète ;
Voilà ce qui lui fait, hélas ! l'âme inquiète,
Et lui met sous les doigts ces verbes flamboyants
Dont il couvre à tes yeux les murs de tes tyrans.
Et pourtant il sait trop, rêvant orgie et fêtes,
Que ton cœur goûte peu la voix de tes prophètes ;
Que tu priserais mieux les vins de Balthasar,
Toi qui vendis tes dieux pour du pain à César !
Il sait trop bien ton cœur, ce cœur prompt au reproche,
Plus mobile que l'onde et plus dur que la roche ;
Pleurant le joug du Nil aux fertiles engrais,
Pour les oignons d'Égypte il connaît tes regrets ;
Il connaît ton amour pour Néron et la boue !
Va ! n'attends pas du moins que jamais il t'en loue.
Le poète sur toi ne s'est jamais mépris ;
Mais à tes flatteurs seuls il garde ses mépris.
Il a vu ce qu'ont fait tes rhéteurs et tes prêtres

Pour avilir chez toi le sang fier des ancêtres ;
Dans sa tendresse austère, il te traite en enfant :
De ses justes dégoûts sa pitié te défend !